
Pierre Briant ed., *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, qanâts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce*. Paris, Thotm Éditions (« Persika 2 »), 2001, 190 p., ill.

Jean-Pierre Digard



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/126>

ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2002

Electronic reference

Jean-Pierre Digard, « Pierre Briant ed., *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, qanâts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce*. Paris, Thotm Éditions (« Persika 2 »), 2001, 190 p., ill. », *Études rurales* [Online], 163-164 | 2002, Online since 25 June 2003, connection on 19 April 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/126>

This text was automatically generated on 19 April 2019.

© Tous droits réservés

Pierre Briant ed., *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, qanâts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce*. Paris, Thotm Éditions (« Persika 2 »), 2001, 190 p., ill.

Jean-Pierre Digard

Dans ce volume sont réunies huit études qui composèrent l'essentiel de la matière d'un séminaire tenu en 2000 au Collège de France, sous la direction de Pierre Briant. Loin de ne constituer qu'un colloque supplémentaire sur l'histoire des qanâts iraniens et autres galeries de drainage des eaux, ce séminaire était guidé par un objectif précis : en se fondant sur l'examen de matériaux nouveaux (résultats de fouilles archéologiques ou d'investigations épigraphiques récentes), faire le point sur l'origine de ces techniques d'acquisition de l'eau et sur leurs liaisons avec les systèmes sociaux et politiques de l'Antiquité orientale (plus précisément le premier millénaire avant notre ère, sur un espace compris entre la Grèce centrale, le désert occidental d'Égypte, le golfe Persique et le nord du plateau iranien) ; faire le point, aussi, de manière plus ou moins explicite selon les auteurs, sur les débats qu'avaient suscités, à leur parution, les ouvrages pionniers de Henri Goblots sur *Les qanats* (1979)¹ et de Karl Wittfogel sur *Le despotisme oriental* (1964)² -- débats, les uns très spécialisés, sur l'origine iranienne des qanâts et leur diffusion tant vers l'ouest (*foggara* sahariens) que vers l'est (*kâriz* centre-asiatiques), les autres, de plus grande ampleur mais aussi beaucoup plus idéologiques, sur le « mode de production asiatique » dans lequel l'État assoit son pouvoir en prenant en charge les grands travaux d'irrigation, engloutit les richesses des peuples sujets sans rien redistribuer ni réinvestir, causant ainsi la « stagnation asiatique ».

Cette problématique est au cœur de la première des huit études, consacrée par Pierre Briant à un texte de l'historien hellénistique Polybe, qui constitue, en quelque sorte, le

point de départ du séminaire. L'originalité de ce texte, pourtant ignoré de la plupart de ceux qui polémiquèrent sur le mode de production asiatique, est précisément qu'il contredit la thèse dominante selon laquelle l'« État despotique » est au centre du dispositif technique de production agricole par irrigation. Polybe donne ici la seule description antique de qanâts, grâce à l'eau desquels l'armée d'Antiochos, venant d'Ecbatane en -201, est parvenue à franchir le désert qui séparait les Portes caspiennes de la ville d'Hécatompylos (aujourd'hui Dasht-e Kavir au sud de Semnân). Il souligne en outre que ces qanâts sont dus, non à l'État qui ne mobilisait donc pas pour les construire une foule de travailleurs, mais aux communautés locales auxquelles le pouvoir central, en contrepartie du temps et de l'argent qu'elles avaient consacrés à cet ouvrage, accordait la jouissance pour plusieurs générations des terres ainsi valorisées. Le texte en question montre enfin que ce système était toujours en place à la fin de l'époque achéménide, précisant par là même le tableau de la région à l'arrivée des Macédoniens. En revanche, Briant s'interroge sur les limites d'un tel témoignage. S'il ne fait pas de doute que c'est bien des qanâts qui sont décrits, pourquoi Polybe parle-t-il de captage et d'adduction d'eaux de ruissellement (alors que les qanâts ne drainent que des eaux souterraines, *i.e.* d'une nappe phréatique) et du prélèvement de l'eau par les puits (alors que, dans les qanâts, ces puits ne servent qu'à l'aération et à l'entretien de la galerie souterraine) ? C'est que, selon Briant, Polybe utilise le vocabulaire usuel en Grèce, qu'il connaissait bien, pour décrire une technique, celle de la galerie drainante, qu'il ne connaissait pas puisqu'elle était inconnue en Grèce (autre hypothèse vraisemblable : une armée en campagne, confrontée à des problèmes d'approvisionnement en eau, a pu faire des qanâts, et notamment de leurs puits, une utilisation inhabituelle en temps normal). Quoi qu'il en soit, on a ici un bel exemple de complémentarité des démarches de l'historien et de l'archéologue, des sources écrites et de l'observation sur le terrain.

Les deux études suivantes concernent les problèmes du drainage de l'étang de Ptéchai, en Grèce ancienne. Cette opération a donné lieu à l'établissement d'un contrat, gravé sur une pierre et daté du IV^e siècle av. n. è., qu'étudie Denis Knoepfler, spécialiste d'épigraphie grecque. Il s'agit d'un contrat de louage assorti d'un contrat d'entreprise conclu entre le Conseil et l'Assemblée d'Érétrie et un particulier, Chairéphanès, visant à drainer et à assécher l'étang en question, en échange de la jouissance durant dix ans des terres ainsi bonifiées. Thierry Châtelain se penche sur les aspects terminologiques et techniques de la reconversion de l'étang de Ptéchai. Bien qu'il n'existât pas en Grèce ancienne d'ouvrages identiques aux qanâts orientaux, le contrat d'Érétrie fait état de puits (*phréatai*) pour une galerie souterraine (*hyponomos*) et d'un réservoir (*dexaménè*), mais ce dernier est un bassin de rétention des eaux de ruissellement situé en amont plutôt qu'un bassin de répartition situé en aval comme dans les qanâts.

Les fouilles de `Ayn-Manâwîr, dans l'oasis de Kharga en Égypte, font l'objet des quatrième et cinquième contributions. Michel Wuttmann date les qanâts mis au jour par ces fouilles de la deuxième occupation humaine à partir du milieu du -V^e siècle, dite époque « perse », certains ayant été repris quatre siècles plus tard à l'époque « romaine ». L'exploitation des ressources hydriques comportait les opérations et dispositifs suivants : la collecte des eaux dans un aquifère, leur acheminement de la zone de collecte vers la zone irriguée en plaine, le contrôle du débit par des bassins et des barrages, un système de répartition et le réseau d'irrigation. Quant aux aspects juridiques, Michel Chauveau souligne que près du quart des 400 ostraca de céramique trouvés à `Ayn-Manâwîr sont des contrats concernant les transactions sur les droits de propriété et d'usage de l'eau d'irrigation des cultures. Ces deux derniers textes posent, sans y répondre, la question de l'origine de la technique

de la galerie drainante : inconnue en Égypte en dehors des oasis du désert libyque, pourrait-elle être, dans ces oasis, antérieure aux Achéménides ?

Selon une opinion communément admise, c'est en Urartu (Âzarbâyjân iranien), aux IX^e-VII^e siècles av. J.-C., que se situerait l'origine des qanâts. À cette opinion, Mirjo Salvini oppose, dès le titre de son article, un démenti qui a au moins le mérite de la clarté : « Pas de qanâts en Urartu ! »

Parle-t-on toujours de la même chose ? S'agit-il bien, dans tous les cas, de qanâts ? Le lecteur, que ce doute a gagné peu à peu au fil des pages, est reconnaissant à Rémy Boucharlat de n'avoir pas limité sa contribution, la septième, au cas des *falaj* omanais de la fin du II^e-milieu du I^{er} millénaire av. n. è. qu'il a étudiés mais de l'avoir prolongée par une très utile réflexion terminologique et typologique. Constatant en effet que les *falaj* collectent des eaux de ruissellement, alors que le qanât est défini par Goblot comme « une technique de caractère minier qui consiste à exploiter des nappes d'eau souterraines au moyen de galeries drainantes »³, Boucharlat conclut que le qanât ne représente qu'un des dispositifs examinés dans le volume. Il remarque en outre que, si l'on ne trouve pas de qanât en Urartu, on y rencontre en revanche de nombreux et impressionnants ouvrages hydrauliques de surface, parfois avec des parties souterraines ; de même, il n'existe aucune preuve de l'existence de qanât en Iran avant l'islam. Boucharlat distingue trois « générations » d'ouvrages de captage de l'eau : 1) les canaux de surface ; 2) les galeries en tranchée couverte ou en tunnel captant des eaux de ruissellement ; 3) les qanâts véritables, puisant des « eaux cachées » dans une nappe souterraine. Ces ouvrages de troisième génération seraient une « invention polygénique, [...] réponse locale au manque d'eau ou à sa raréfaction » (p. 180), en aucun cas antérieure au I^{er} millénaire de l'ère chrétienne. À ces divers dispositifs, Boucharlat propose d'appliquer le terme plus englobant de « galeries de captage ».

Le volume se termine sur un article du géographe Bernard Bousquet intitulé « Qanâts et géohistoire », texte quelque peu décalé puisqu'il revient à l'idée, dont on avait cru comprendre qu'elle devait être abandonnée, de la Perse antique comme origine ou relais de diffusion des qanâts et du rôle de l'État perse comme agent de cette diffusion.

Bousquet apparaît plus convaincant lorsque, à propos de `Ayn-Manâwîr, il souligne le rôle structurant du réseau de qanâts dans la définition d'un « pays d'oasis » (p. 187).

Voilà donc un ouvrage dont l'épaisseur documentaire et la problématique très spécialisée rendent l'accès difficile mais qui promet au lecteur persévérant de notables satisfactions : à voir ainsi s'écrouler, sous l'épreuve des faits, deux ou trois idées que l'on pensait pouvoir tenir pour des acquis, on se dit qu'on n'a perdu ni son temps ni sa peine, et même gagné quelque répit jusqu'à la prochaine remise en cause.

NOTES

1.. H. Goblot, *Les qanats. Une technique d'acquisition de l'eau*. Paris-La Haye-New York, Mouton, 1979.

2.. K. Wittfogel, *Le despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total*. Paris, Éd. de Minuit, 1964.

3.. *Op. cit.* : 26-27.